

votre droit de mettre ce qu'il vous plaît sur vos tables.

Mais vous savez qu'on vous enfermerait, si vous usiez ainsi de vos prétendus droits ? Et l'empoisonnement des intelligences qui produit les faces décrépités, rachitiques, pas même bonnes pour l'esclavage, cet empoisonnement vous laisse indifférent ?—Que dis-je : vous le conseillez, vous le voulez, vous l'exaltez ?... Et avec vous, les journaux qui vous approuvent ?

Pauvres chers ouvriers ! comme on vous leurre, comme on vous trompe !

Et cela, pourquoi ? Je vous l'ai dit récemment : pour se servir de vous comme de tremplin et arriver aux honneurs ! alors on vous dira que tout cela, c'était bon en paroles, mais en actes... allons donc !

Tout le reste du discours porte sur l'instruction du peuple, l'instruction *obligatoire*, et laïque, cela va sans dire, puisqu'il ne faut aucune influence de l'entourage, de l'éducation, des intérêts. M. Bryan dit ceci pour les juges : mais, du contexte et par la logique, nous devons l'adapter à l'instruction.

Or, vous savez tous, ici, ce que donne l'instruction poussée sans discernement ; rappelez-vous qu'à Paris, il y a par an plus de deux mille jeunes filles ayant leurs brevets, qui sont jetées sur le pavé où elles roulent de boue en boue, de fange en fange, jusqu'à ce que vienne une autre Commune, elles soient, à leur tour, les dignes descendantes des pétroleuses, cette horreur du genre humain !

Rappelez-vous qu'à Paris, il y a, parmi les cochers de fiacre, des centaines d'avocats, des anciens magistrats ; comme parmi les chiffonniers et les ramasseurs de bouts de cigares, il y a quantité de bacheliers.

Est-il nécessaire de sortir de Montréal ?... Et ne sait-on pas que l'abandon des terres de la province par nos bonnes familles canadiennes a pour causes principales le déclassement du soutien du père, ce père ayant eu le sot orgueil de vouloir—comme M. Bryan—l'instruction pour tous ses enfants sans discernement, sans prévoyance ?—Et un luxe outré ?

—Mais vous êtes contre l'instruction ? me direz-vous.

Oh ! non, certes ! Mais je vous le demande : pourquoi vouloir faire de tel enfant, qui serait un excellent colon, un avocat ou un médecin, quand cela lui répugne ? Et, d'ailleurs, pourquoi toujours vouloir sortir de votre sphère ?—Si, parmi vos enfants, se manifestait un talent transcendant ; en ce cas, je serais le premier à vous dire : " Il faut le pousser ! " Pourquoi ne prenez-vous pas l'avis de personnes sages et prudentes, de votre curé ?

Mais non, vous ne le ferez pas. Vous leur supposez des idées basses qui sont bien loin d'eux, car, après tout, votre malheur ne les atteindra pas, c'est vous, et non ces hommes sages, qui souffrirez.

Quant à la *vraie démocratie*, chers ouvriers, si vous voulez savoir en quoi elle consiste, nous allons vous en donner la définition :

" Si la démocratie s'inspire aux enseignements de la raison éclairée par la foi ; si, se tenant en garde contre de fallacieuses et subversives théories, elle accepte avec une religieuse résignation et comme un fait nécessaire, LA DIVERSITÉ DES CLASSES ET DES CONDITIONS ; si, dans la recherche des solutions possibles aux multiples problèmes sociaux, qui surgissent journellement, elle ne perd pas un instant de vue les règles de cette charité surhumaine, que Jésus-Christ a déclaré être la note caractéristique des siens ; si, en un mot, la démocratie veut être chrétienne, elle donnera à votre patrie un avenir de paix, de prospérité et de bonheur. Si, au contraire, elle s'abandonne à la révolution et au socialisme ; si, trompée par de folles illusions, elle se livre à des revendications destructives des lois sur lesquelles repose tout l'ordre civil, l'effet immédiat sera, pour la classe ouvrière elle-même, LA SERVITUDE, LA MISÈRE ET LA RUINE." (Discours de Léon XIII, le 8 octobre 1898 aux Ouvriers français).

Nous ne saurions trop répéter à nos braves ouvriers de se tenir en garde contre tous ces gens—orateurs ou non—faisant miroiter à leur yeux des choses auxquelles eux, ouvriers, ne peuvent atteindre. Qu'ils ne se laissent pas égarer par des utopies, ni bernés par des

mots, sonores, je le veux bien, mais vides de sens pour le moins.

Qu'ils recourent aux enseignements si clairs, si lumineux, de Léon XIII sur toutes ces questions ; qu'ils demandent des conférences à ce propos : ils sauront agir ensuite plus rapidement et plus sûrement—et, devenus une *force*, ils obtiendront justice et protection des gouvernements.

Jimm Picard

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 6 avril 1899.

En tête de cette chronique, je tiens à remercier le grand poète qu'est M. Jean Richepin, d'avoir bien voulu écrire de sa main, pour LE MONDE ILLUSTRÉ, ces vers pris dans sa pièce, *Les Triands*, que l'on joue actuellement au théâtre de l'Odéon, où une foule énorme se presse tous les soirs, pour aller applaudir l'œuvre du poète.

*N'écoute pas ces tristes vieux,
Qui voudraient, pour t'apprendre à vivre,
Qu'arrivoit des pleurs de tes yeux
Ton nez pût raciner en un livre.
Arrache-l'en & le délivre !
Et, tes yeux désengougnés,
Dis-leur de zinz & de le suivre.
Ton nez va devant. Suis ton nez.*
(*Les Triands*, A. I. sc. IV)

Jean Richepin

Je suis heureux de vous communiquer, en même temps que ces quelques lignes de chronique, la photographie qu'il a bien voulu lui-même m'adresser pour vous.



Jean Richepin

La renommée de Jean Richepin a dit partout son talent d'écrivain.

La Famille Française donnait l'autre jour un dîner trimestriel, sous la présidence de M. Léon Bourgeois, ex-premier-Ministre.

Ce dîner avait réuni plus de cent convives, parmi

lesquels : MM. Louis Herbette, conseiller d'Etat, Président de *La Famille Française*, Léon Bourgeois, ancien Président du Conseil des Ministres, le sculpteur Bartholdi, Benjamin Constant, Jules Lefebvre, le doyen Brouardel, Barrias, Daniel Dupuis, Bayet, Kämpfel, etc., tous célèbres dans la politique, les arts ou les sciences.

Beaucoup de Canadiens présents, à côté de Français d'Orient, du Liban, etc., tous réunis en une commune pensée et avec le même amour pour la France—notre chère mère-patrie qui demeure toujours le flambeau de la civilisation dans le monde.

M. Herbette fut le magnifique orateur que nous ne cessons d'admirer ; et M. Léon Bourgeois, qu'il présenta, vint, en racontant ses débuts dans la politique, dire toute la reconnaissance qu'il doit à M. Herbette. C'est M. Herbette qui le prit dans une modeste sous-préfecture et qui l'aida à graver les sommets de la fortune politique. Et M. Bourgeois eut de superbes paroles pour témoigner son amitié et rendre hommage au distingué conseiller d'Etat, qui a bien voulu devenir le protecteur attitré des Canadiens de Paris.

D'autres jolis discours furent prononcés par MM. Brouardel, doyen de la Faculté de médecine de Paris ; Bayer, directeur de l'enseignement primaire ; Benjamin Constant, A. Bédard, G. Lajoie, Chigriganen, etc.

Bref, ce fut une superbe fête de fraternité, de patriotisme et de brillant esprit français.

Nous offrons nos plus respectueuses félicitations à l'hon. M. Louis Herbette, le puissant organisateur et l'âme de ces magnifiques agapes, qui réunissent des Français venant de tous les coins du monde.

Notre illustre maître et ami, M. Hugues Le Roux, a été prié d'accepter la direction du *Journal de Paris*.

Le Journal compte parmi les principaux journaux de la grande capitale Française.

M. Hugues Le Roux a des admirateurs partout où le français est parlé ; et, nous sommes vraiment heureux de ce choix d'un homme de lettres si distingué pour diriger *Le Journal*, dont tous les collaborateurs sont des célébrités du jour.

Voici pour finir, une petite perle cueillie dans un journal belge :

L'année dernière, Lord Lathom perdit sa femme qu'il adorait et qui lui avait donné neuf enfants, à la suite d'un accident de voiture.

Et, pour aujourd'hui, tirons le rideau.

Adolphe Brunet

HAUT LES CŒURS !

*Quand le soleil de mai remonte à l'horizon
Son grand disque de flamme, éclairant la campagne ;
Quand le joli ruisseau qui s'enfuit s'accompagne
D'une mélodieuse et divine chanson.*

*Grisez-vous du parfum que les fleurs du buisson
Laissent flotter dans l'air, au pied de la montagne,
Ecoutez le linot redire à sa compagne
Mille serments d'amour, comme à chaque saison.*

*Laissez monter vos cœurs, au gré de leurs désirs,
Vers la voûte d'azur des éternels zéphyrs :
Car c'est là, près du ciel, que l'âme se repose...*

*Lorsque la vieille lune, énorme diamant,
Fera de ses reflets briller le firmament,
Votre âme aura trouvé la fraîcheur de la rose.*

ALBERT LOZEAU.

Celui qui veut une chose en vient à bout ; mais la chose la plus difficile dans le monde, c'est vouloir.—J. DE MAISTRE.